autres pièces, atteignaient un total de cent quatre-vingts et produisaient un effet férique. On eût pu se croire dans les jardins d'Alcine. C'était un vrai feu d'artifice d'eau dont le bouquet d'argent éclatait sur un fond de verdure sombre.

Pour le temps, c'était une pièce relativement simple, on n'y avait employé que l'eau, les arbres et le gazon. A peine, çà et là, quelques morceaux de marbre ou de rocaille pour les degrés des cascatelles. Le grand roi avait dû trouver ce *paysage* « très-sylvestre et fort bocager. » Tout le luxe consistait dans l'abondance et le jaillissement des eaux qui émerveillaient « la cour et la ville, » comme on disait alors. Louis XIV dans ses promenades posthumes regretterait ces belles eaux si fraîches, si transparentes et d'un élancement si hardi. Mais, hélas! les trois fontaines sont taries pour jamais et leur nom seul est resté au bosquet dont elles faisaient la gloire.

III

LES BAINS D'APOLLON, LE THÉATRE D'EAU, LES DÔMES

Les bains d'Apollon subsistent toujours et le bosquet qui les renferme est même un des plus fréquentés du jardin; mais rien n'a été conservé de la disposition première et le grand Roi aurait de la peine à reconnaître sa création, dont il ne reste que les groupes de statues. Nous allons rétablir l'état primitif puisque nous avons pris à tâche de décrire surtout ce qui a disparu du Versailles ancien.

Les bains d'Apollon se trouvaient dans une salle de treillage formant des cabinets en retraite où étaient installés des bancs; de grands arbres élevaient leurs cimes au-dessus du treillis, de petits ifs plantés en avant et taillés en pointe complétaient la décoration; au fond de la salle se dressait, sur un socle vomissant l'eau par trois mufles de lion, le célèbre groupe d'*Apollon chez*

Thétis, transparente allusion au Roi se reposant des travaux du jour. Ce groupe charmant n'est pas tout entier, comme on le croit communément, dû au ciseau de Girardon. Girardon n'a fait que l'Apollon et les trois nymples placées sur le devant du groupe. Les trois autres nymphes du second plan sont de Regnaudin. Un riche baldaquin de bronze doré le surmontait et l'abritait tout en permettant, par la légèreté de ses hampes, d'apprécier les profils et les détails de la sculpture. Les coursiers du soleil dételés et pansés par des tritons, recouverts de baldaquins semblables, formaient deux groupes placés en symétrie de chaque côté du sujet central. Les chevaux de droite sont de Guérin, et ceux de gauche, bien supérieurs, de Marsy.

Ce bosquet présentait donc l'aspect solennel, régulier et fastueux qui est le style propre du temps. L'art ne cherchait pas alors à se cacher derrière la nature, il se montrait au grand jour et *s'affirmait* hardiment, comme on dit dans le jargon du dix-neuvième siècle ; on aimait ces belles *ordonnances* où la volonté humaine ne laisse au hasard et au caprice de la végétation qu'une place sévèrement délimitée.

Les jardins étaient bâtis autant que plantés, et les arbres devaient s'y rapprocher des formes architecturales. Les charmilles s'y repliaient à angles droits comme les feuilles d'un paravent de verdure ; les ifs s'y aiguisaient en pyramide, s'y arrondissaient en boule ; des tailles savantes accusaient des voûtes dans les massifs de feuillage et ce que nous entendons aujourd'hui par pittoresque était soigneusement évité. Ce goût, qu'on appelle assez improprement le goût français, venait d'Italie où les villas et les vignes des papes et des princes romains donnaient l'exemple de ce mélange de terrasses, de fabriques, de statues, de vases, d'arbres verts et d'eaux jaillissantes.

Nous-même, au temps du romantisme, nous avons plus ou moins paraphrasé l'ingénieuse opposition que faisait Victor Hugo, dans la préface de *Cromwell*, d'une forêt vierge d'Amérique aux jardins de Versailles, et nous avons plaisanté comme un autre « les petits ifs en rang d'oignon. » Nous avions tort ; ce jardin était bien le jardin de ce château, et il y avait une merveilleuse harmonie dans cet ensemble de formes régulières où la vie de l'époque pouvait développer à l'aise ses évolutions majestueuses et un peu

lentes. Il en résulte une impression de grandeur, d'ordonnance et de beauté à laquelle personne ne peut se soustraire. Versailles reste toujours sans rival au monde : c'est la formule suprême d'un art complet et l'expression à sa plus haute puissance, d'une civilisation arrivée à son entier épanouissement.

Quand, sous Louis XVI, on replanta le jardin, le goût avait changé. Le citoyen Rousseau de Genève avait découvert la nature ; les idées anglaises envahissaient le continent, la mode était aux « jardins paysagistes, » c'est-à-dire aux terrains montueux, aux massifs d'arbres non taillés, aux allées sinueuses, aux vertes pelouses, aux eaux plates traversées de ponts rustiques, aux grottes factices, aux ruines artificielles, aux chaumières renfermant des automates qui se livraient aux travaux de la campagne. En admirant ces belles choses, on montrait qu'on avait l'âme *sensible*, une grande prétention de l'époque, et la pensée dut venir de refaire le jardin dans le genre moderne.

On se moquait déjà fort agréablement des allées tirées au cordeau, des charmilles tondues, des parterres encadrés de buis et dessinant des

ramages pareils à ceux des tapisseries. Un moulin fouettant de sa roue des eaux savonneuses comme les moulins des paysages de Wattelet, eût alors paru préférable à la plus belle pièce d'architecture hydraulique ornée de statues. L'énormité de la dépense, la gravité des événements qui survinrent, empêchèrent sans doute qu'on ne donnât suite à ce projet, dont on peut pressentir un commencement d'exécution dans le nouvel arrangement des bains d'Apollon, dont nous venons de décrire l'état ancien.

Cette transformation s'opéra sur les plans d'Hubert-Robert, le dessinateur à la mode, le peintre de ruines, le romantique du temps, un artiste doué d'un sens décoratif et pittoresque encore apprécié de nos jours et dont les amateurs recherchent les tableaux et surtout les esquisses pleines d'esprit. Il imagina de creuser dans un énorme rocher factice trois grottes qui abritèrent le groupe d'Apollon et des nymphes et servirent d'écurie aux coursiers du soleil dételés par des tritons. La grotte du milieu présentait une ébauche d'ordre rustique taillée dans le plein de la montagne, et un arc de voûte à peu près régulier où l'art semblait profiter d'un accident naturel.

Des plantes pariétaires furent semées entre les blocs de rochers imitant le désordre des végétations abandonnées à elles-mêmes, et l'eau s'épancha par les fentes, se brisant aux anfractuosités, formant des cascatelles, et retombant avec des bouillonnements et des écumes, au pied de la roche, dans un bassin contourné en petit lac.

Des arbres plantés confusément, de façon à simuler la sauvagerie du hallier, entourèrent cet entassement de roches rapportées et donnèrent au « bosquet » un aspect pittoresque tout à fait contraire au système de décoration de l'ancien jardin. Mais, il faut l'avouer, cette innovation, conforme à l'esprit littéraire de l'époque, obtint beaucoup de succès, et de nos jours les bains d'Apollon sont encore une des parties du jardin les plus fréquentées et les plus admirées. Il ne faut cependant y voir qu'une altération du goût sérieux et magnifique de Louis XIV et le commencement d'une décadence qui ne s'arrêtera plus. Le genre anglais l'emporta sur le style français, et les beautés de Versailles, étonnement de l'univers, devinrent purement *historiques* : la vie s'en était retirée.

Non loin de là, près des *trois fontaines*, dans

une enceinte de haies et de treillages, se trouvait jadis le *théâtre d'eau*, une pièce fort admirée en son temps, et dont il ne reste pas vestige. Le théâtre d'eau fut détruit sous Louis XVI, lorsqu'on replanta le jardin, opération funeste qui fit disparaître beaucoup de curiosités regrettables et ôta de son caractère à l'œuvre du grand roi. Le théâtre d'eau était une grande place ronde de vingt-six toises de diamètre, séparée en deux parties, dont l'une, environnée de gradins en gazon, servait d'amphithéâtre, et l'autre renfermait la scène proprement dite. Dans la palissade qui formait la rampe de ce théâtre aquatique, s'élevaient quatre fontaines de rocailles rustiquement travaillées sur lesquelles des groupes d'enfants de Houzeau se jouaient à gauche avec une écrevisse et un griffon, et à droite deux autres groupes de la Hongre lutinaient un cygne et tenaient une lyre. Ces quatre groupes étaient en métal, en plomb, sans doute. On ne sait ce qu'ils sont devenus : ils doivent avoir été fondus.

Dans le rideau d'arbres soigneusement taillés qui figuraient la toile de fond de ce théâtre s'enfonçaient trois allées s'ouvrant en éventail et formant de longues perspectives bordées de dou-

bles charmilles qui cachaient le pied des arbres et ressemblaient aux coulisses d'une décoration. Trois rangées de jets d'eau s'étageaient par files sur les gradins d'une cascatelle venant du fond de l'allée vers le spectateur. Au bout de ces allées, il y avait de petits groupes qu'on ne devait guère apercevoir à travers le jaillissement et la bruine des eaux. Au milieu, c'était Jupiter chevauchant un aigle, les serres contractées, sur le globe céleste, de Legros; à droite, Mars, jeune, tenant un bouclier et posé sur un lion terrassant un loup, de Desjardins; et enfin, à gauche, un Plutus, dieu des richesses, ayant pour monture Cerbère, le chien infernal, œuvre de Masson.

Ce théâtre possédait six décorations d'eau de l'invention du sieur Vigarani, fort expert en ces merveilles hydrauliques, qui excitaient alors, par leur nouveauté, une admiration presque enfantine, c'est-à-dire qu'au moyen d'ajutages différents et de clefs tournées dans un autre sens, les jets prenaient des formes et des directions inattendues, figurant des pièces comme aux feux d'artifice, à la grande joie des spectateurs assis sur les bancs de gazon de l'hémicycle.

Ces décorations s'appelaient : les nappes, les

lances, la grille, les fleurs de lis, les petits et les grands berceaux. Les grands berceaux étaient le tableau final et comme l'apothéose de cette représentation aquatique. A voir tous ces jets s'élancer, se croiser, s'arrondir, décrire des arcs de cercle, prendre diverses figures, retomber et se briser avec un scintillement de cristal, le public s'enthousiasmait et applaudissait comme à une pièce de théâtre.

Nous retrouvons des traces de cette admiration dans une description de Versailles, *en vers héroïques*, de C. Denis, « fontainier du Roy. » Si le poëte chez lui laisse quelque peu à désirer, sa compétence hydraulique ne peut du moins être contestée par personne.

> Enfin *les grands berceaux*, pour être les derniers,
> Ne cèdent pas la gloire et l'honneur aux premiers.
> Ce spectacle est charmant, il faut que je l'avoue :
> Et, durant tout le temps que le théâtre joue,
> Les décorations avec les bassins,
> Les nappes et la grille ayant les mêmes fins,
> Font leurs jets différents pour nous faire paraître
> Le respect et l'honneur qu'ils rendent à leur maître.

Dans ce vers qui pour le temps n'avait rien de trop courtisanesque, C. Denis, « fontainier du Roy, » a pressenti cette formule respectueuse

d'un illustre académicien : « Ces deux gaz vont avoir l'honneur de se combiner devant Votre Majesté. » Les jets d'eau n'étaient pas moins polis que les gaz.

Une plantation d'arbres qui tourne maintenant au hallier dans sa clôture de treillages, a remplacé le théâtre d'eau.

En longeant le tapis vert qui occupe le milieu de cette allée, qui va du bassin de Latone au bassin d'Apollon, on aperçoit, à droite, si l'on descend du château, une petite allée oblique aboutissant à une espèce de cirque fermé d'une grille. Cet endroit du jardin s'appelait autrefois « les Dômes. » C'est même le nom qu'il porte encore. Mais les dômes n'y sont plus.

Quand la clef eut grincé dans la serrure et la grille cédé à notre pression, nous pénétrâmes dans une enceinte circulaire fermée d'une charmille. Au-dessus de cette charmille montaient vers le ciel bleu de grands arbres pleins d'élégance et faits pour accompagner l'ascension diamantée de jets d'eau, de vrais arbres de jardin royal qui avaient cependant repris, après quelques années d'abandon, un peu d'indépendance et de caprice naturel. Les lierres, sans qu'on les en eût priés,

s'étaient faufilés à la charmille et jetaient leurs guirlandes autour des statues, cherchant leur équilibre sur leurs socles croulants. Ils avaient mis une ceinture verte à la taille d'une svelte Diane et un cothurne de feuillage au pied d'un héros mythologique. En l'absence du jardinier, le gazon s'amusait à pousser hors de ses limites et à tracer sur les allées. Quelle charmante solitude ! les rossignols, enivrés par les parfums de mai, exécutaient à l'envi leurs plus brillantes roulades et semblaient, devant un arbitre ailé, se livrer à un combat de chant comme les maîtres de la Wartbourg.

Nous nous assîmes tout rêveur dans l'enceinte déserte, oubliant le but de notre visite, qui était de rétablir l'ancienne figure du lieu. Mais, quand cette idée nous revint, notre tâche ne fut pas trop difficile. Une partie des ruines restées en place dessine le plan primitif avec une netteté suffisante.

Un banc circulaire, coupé de quatre escaliers qui descendent vers l'enfoncement où se creuse le bassin du jet d'eau a pour dossier une balustrade interrompue de distance en distance par des acrotères ou socles ornés de bas-reliefs méplats

d'une grande finesse d'exécution, représentant des attributs de guerre : trophées, armes, drapeaux, tambours, clairons, boucliers à la tête de Méduse, tout cela peu visible au premier abord, noirci, rouillé, verdi, plaqué çà et là d'une lèpre de mousse sèche, disjoint, fendillé, mais non irrévocablement perdu. L'imagination assiérait volontiers un aréopage sur ce banc qui trace sa courbe majestueuse ayant pour fond la tenture verte de la charmille.

En contre-bas, dans un cercle de gazon envahi par les mauvaises herbes, s'inscrit une balustrade hexagone, chantournée à ses angles, qui entourait le bassin, tari maintenant et dont le dallage se soulève. Beaucoup de balustres sont rompus ou tombés, laissant voir l'armature de fer qui les soutenait ; des débris obstruent la vasque du bassin et deux cicatrices de pierre à ras du sol signalent la place qu'occupaient « les dômes. »

Maintenant, relevons par la pensée ces deux dômes, ou plutôt ces deux pavillons, qui tombaient en ruine et que Louis-Philippe fit abattre, en jugeant sans doute la restauration trop coûteuse.

Ces dômes se faisaient face de chaque côté de

la rotonde dont le centre était occupé par le bassin, Ils étaient quadrangulaires, décorés de colonnes et de pilastres d'ordre ionique avec un fronton blasonnés aux armes de France. Les ornements de l'impériale, ceux des frontons, les génies de l'amortissement, supportant la couronne fleurdelisée, les trophées d'armes des panneaux intérieurs et extérieurs, placés dans les entre-colonnements et les frises étaient en bronze d'or moulu ; le riche pavé en marbre de diverses couleurs dessinait une mosaïque très-délicate. Le tout formait un ensemble aussi magnifique que galant.

La dimension de ces édicules devait être assez petite d'après l'espace qu'indiquent les lignes des fondations rasées.

Nettoyons des mousses, des plantes parasites, des taches noires, le marbre blanc et jaspé de rouge de la balustrade circulaire et de la balustrade hexagone où s'encadre le bassin ; rapprochons-en les blocs disjoints, remettons en place quelques balustres brisés, désobstruons de ces décombres la belle vasque soutenue par des dauphins d'où s'élançait un jet d'eau de soixante-dix pieds de hauteur, et nous

aurons, à peu de chose près, l'aspect primitif de la pièce des Dômes. Pour que l'effet soit complet, faisons couler dans le cheneau de la seconde balustrade l'eau que lançaient les bouillons jaillissants des piédestaux encastrant les balustres et déversons-la en nappe à l'intérieur du bassin ; rapportons de Saint-Cloud, où elles doivent être encore et où Louis-Philippe les avait fait placer dans les jardins particuliers du château, les belles statues du Point-du-Jour, d'Ino, du berger Acis, de Flore, de la Chasseresse, de Galatée, d'Amphitrite et d'Arion, dues aux habiles ciseaux de Legros, de Rayol, de Tuby, de Magnier, d'Anselme Flamen, de Michel Anguier et de Raon, remettons-les sur leur socle à la place des statues de rencontre et de taille inégale prises au Petit-Trianon, et le grand roi ne trouverait rien de changé au bosquet des Dômes. Il ne serait pas surpris de ne plus voir la statue de la Victoire debout sur la vasque, puisque lui-même la fit enlever dans un accès de modestie qui ne lui était pas habituel. Peut-être eut-il tort. La Victoire allait bien au caractère guerrier et triomphal de toute cette ornementation.

IV

LABYRINTHE. LES FABLES D'ÉSOPE, L'ISLE ROYALE OU L'ISLE D'AMOUR, LA SALLE DE BAL

Et tournant le dos au palais, si vous allez jusqu'au bout de la terrasse, vous rencontrez un bassin décoré de deux groupes de molosses en bronze combattant l'un un ours, l'autre un cerf. Ce bassin est facilement reconnaissable à une jolie statue de Legros dont la blancheur se détache du fond de verdure sombre qui ombrage la fontaine. La statue placée en pendant — une Flore si nous ne nous trompons — n'est que gracieusement décorative, mais celle de Legros est une œuvre d'un charme tout particulier. Elle représente l'Eau. Des roseaux coiffent sa tête d'une expression maligne, presque inquiétante qui fait penser au « perfide comme l'onde » de Shakspeare. D'une main elle retient une draperie qui s'arrête aux hanches, et de l'autre elle